

« Le Monde » aime le cinéma, qui le lui rend bien

M Le Monde a développé, depuis plusieurs années déjà, un riche partenariat avec le Festival de Cannes, la plus belle manifestation consacrée au cinéma. Cette année, pour célébrer le 65^e anniversaire de cette grande fête et alors que la sélection confirme une certaine proximité entre littérature et septième art (lire ci-contre), Le Monde et le Festival ont décidé de renforcer encore leurs liens. Les équipes du journal continueront bien entendu à raconter chaque jour, le temps de la quinzaine, du 16 au 27 mai, sur le site Lemonde.fr comme dans les

Editorial

ERIK IZRAELEWICZ

colonnes du quotidien, l'événement, avec ses décevantes, ses rencontres et ses surprises. Le supplément d'aujourd'hui est, avec *M le magazine du Monde* de cette semaine, un utile compagnon de route pour le suivre. Mais, cette année, notre partenariat ne s'arrête pas là. Le Festival a invité Philip Kaufman, le cinéaste ami des livres (portrait en page VIII), à venir donner, sur la Croisette, sa Leçon de cinéma. Celle-ci sera proposée, en exclusivité, sur *Lemonde.fr*.

Avec le soutien de Gilles Jacob et de Thierry Frémaux, les dirigeants du Festival, *Le Monde* lance aussi une initiative originale qui réjouira les cinéphiles qui ne peuvent assister à la manifestation : « Cannes à Paris ». Pendant trois jours, du 25 au 27 mai, les amateurs du septième art pourront jouer les festivaliers le temps d'un week-end, grâce à notre association avec Canal+ et le magazine *Trois couleurs*. Ils auront la possibilité d'assister, au cinéma MK2 Bibliothèque, à la projection de nombreux films de la sélection cannoise 2012 (nos informations page VIII), ainsi qu'à la retransmission en direct dimanche soir de la cérémonie de clôture.

Le Monde aime le cinéma... et le cinéma, avec le Festival, le lui rend bien. Bonnes séances à tous !

De l'écrit à l'écran, une œuvre en partage

Comment naissent les adaptations littéraires qui fleurissent à Cannes ? Le réalisateur David Cronenberg et l'écrivain Don DeLillo racontent

Entretien croisé

En compétition à Cannes, *Cosmopolis* retrace, depuis l'intérieur de sa limousine high-tech, le trajet d'un jeune magnat de la finance qui s'est mis en tête de traverser New York alors que la ville est paralysée par les embouteillages sous les effets conjoints de la visite du président des Etats-Unis, d'émeutes organisées par un mouvement anarcho-situationniste et d'un krach boursier planétaire. Produit par le Portugais Paulo Branco (producteur de Raul Ruiz, Chantal Akerman...), réalisé par le Canadien David Cronenberg (*eXistenZ*, *A History of Violence*...), le film est adapté du roman *Cosmopolis*, de l'écrivain américain Don DeLillo (*Libra*, *Bruit de fond*, *Outremonde*...), avec une fidélité frappante.

Pourquoi un cinéaste choisit-il d'adapter un roman ?

David Cronenberg : D'abord par paresse. Ecrire un scénario original peut prendre des années. Celui de *Cosmopolis* m'a pris six jours. Un record pour moi. C'était très étrange. Les premiers jours, j'ai transcrit les dialogues, directement dans un format scénario. Les jours suivants, j'ai ajouté les détails de l'action. Et c'est tout. J'ai retenu, en me demandant si c'était bien un film. Ça l'était. Grâce à la structure des dialogues. Les dialogues de Don DeLillo sont uniques. Ils ont un rythme spécifique. Ils sont totalement réalistes, mais en même temps stylisés.

Les dialogues sont donc déterminants ?

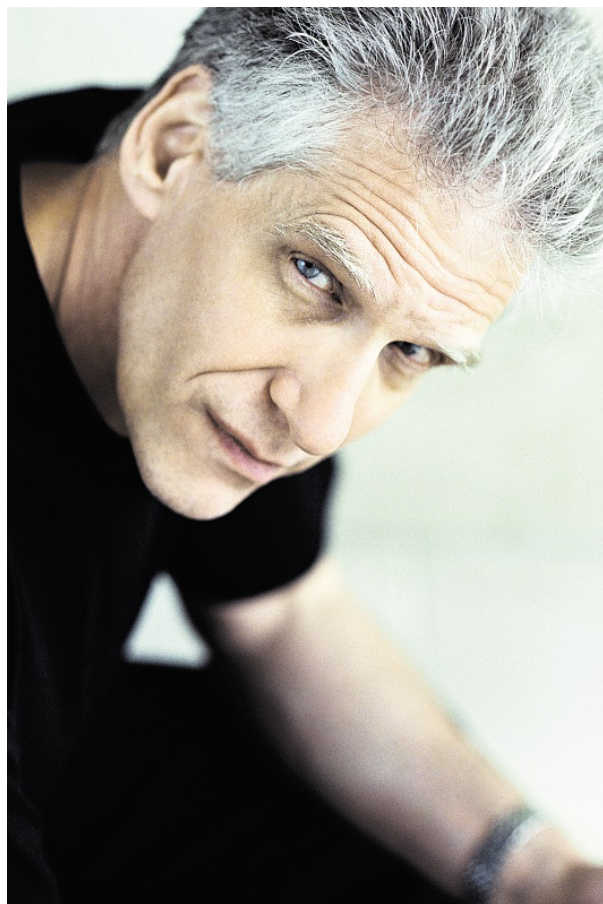
David Cronenberg : Ils sont un élément clé du scénario, le seul que l'on retrouve réellement à l'écran. Tout le reste change une fois en production. Les dialogues vous donnent une idée de la qualité du film. Les personnages sont-ils intéressants ? Comment interagissent-ils ?

Cette manière d'envisager le scénario peut surprendre de la part d'un auteur versé dans le cinéma de genre ?

David Cronenberg : On pense souvent que le cinéma est un art visuel. Je pense pour ma part que c'est un alliage très com-

David Cronenberg :
« On ne peut pas filmer un concept, on ne peut filmer que du concret. Je ne renonce pas à retrouver la texture du texte, je la restitue avec des moyens cinématographiques : le choix de l'objectif, la lumière, la musique... »

PHILIPPE QUARISE/PASCO



plexe. Pour moi, l'essence du cinéma, c'est un visage qui parle. C'est cela que nous filmons le plus. J'ai entendu dire que les vingt-deux dernières minutes du film, où il n'y a rien d'autre que Paul Giamatti et Robert Pattinson dans une pièce, c'est du théâtre. Je ne le pense pas. Au théâtre, vous n'auriez pas de gros plans, pas de mouvements de caméra, pas de changements de lumière. C'est cela le cinéma. Sans gros plans il n'y a pas de cinéma. **Que ressent de son côté l'écrivain devant cette adaptation ?**

Don DeLillo : Le film est assez proche du livre. David Cronenberg l'a adapté de manière très audacieuse, sans compromis. On y retrouve beaucoup de la langue du livre, qui est souvent un peu ésotérique, notamment quand elle s'applique

aux marchés financiers. Eric Packer. le personnage, parle parfois presque comme un sage chinois d'il y a deux mille ans, et on retrouve cela dans le film. Mais c'est le film.

C'est-à-dire ?

Don DeLillo : Entre les mots écrits sur le papier et leur transcription à l'écran, il y a un gouffre. Le roman sa langue propre : vous suivez les mots, vous percevez l'effet de certains d'entre eux, de certaines combinaisons... Vous examinez les événements à travers la langue qui les décrit... Dans le film, c'est plus dense et plus compliqué. L'imagerie submerge pratiquement tout le reste. Le moment gagne en profondeur, il projette une ombre. Si deux films sont faits à trente ans d'intervalle à partir d'un même livre, ils n'auront rien à

voir. Et puis à l'écran on voit de vraies personnes, qui se parlent. De faux volcans qui explosent. Un roman, ce sont des mots sur du papier. Un écrivain travaille seul, assis dans une pièce. Un réalisateur est entouré d'acteurs, d'une équipe technique, d'un producteur, de tonnes d'équipement, il tourne son film dans quatre pays, avec des centaines de figurants. Il y a une relation entre les deux formes, mais elles sont si éloignées qu'il est difficile de les mettre sur un même plan.

Comment passe-t-on du roman au film ?

David Cronenberg : Un roman, et celui-ci particulièrement, est une entité organique vivante. La question qui se pose est de savoir comment vous allez la transformer en cinéma. Il faut accepter le fait qu'on est en train de créer quelque chose de nouveau. Le film est une fusion entre vous et cet écrivain... Je pense que pour être fidèle au roman, il faut le trahir. J'ai vu des films qui cherchaient à être incroyablement fidèles aux romans, et ce n'était pas du bon cinéma à la fin. Pour ma part, je me sens très libre d'être brutal avec le livre. Si je sens que certaines scènes ne seront pas bonnes à l'écran, je les abandonne. C'est ce que j'ai fait avec tous les extraits du journal de Benno, le personnage qu'interprète Paul Giamatti. Un monologue est typiquement une forme romanesque. Au cinéma, on ne peut rien en faire, à moins de le faire lire en voix off. Mais, pour moi, c'est un aveu de faiblesse. Vous n'avez pas trouvé la manière de faire un vrai film à partir du livre, alors vous le faites lire par un acteur. **Pour autant, on a le sentiment que l'essentiel du livre a été conservé.**

David Cronenberg : La structure est la même - un homme traverse New York dans sa limousine, pour aller chez son coiffeur. Les dialogues viennent directement du livre, à peu de choses près. Mais il y a toutes sortes de divagations philosophiques d'Eric Packer que j'ai laissées de côté. Je ne voyais pas comment les mettre en scène. On ne peut pas filmer un concept. On ne peut filmer que du concret. Je ne renonce pas à retrouver la texture du roman. Je la restitue avec des moyens cinématographiques : le choix de l'objectif, de la lumière, de la musique, le design de la limousine. C'est un truc. On n'a plus le journal de Benno, mais on a Paul Giamatti, son visage, sa voix, sa manière d'exprimer les choses...

Une moisson d'adaptations en tout genre

POUR SA 65^e ÉDITION, la compétition cannoise voit se multiplier les adaptations littéraires : sur les vingt-deux films qui concourront pour la Palme d'or, huit sont tirés de romans et un autre - *Vous n'avez encore rien vu*, d'Alain Resnais - d'une pièce de théâtre. Ils n'étaient que trois en 2011.

Depuis sa petite enfance, le cinéma se nourrit de la chose écrite. A l'heure où les films comme les romans peuvent se consommer sur tablette numérique, il n'y a aucune raison que cette liaison se distende. Et l'on retrouve dans cette liste de films de 2012 toutes les pulsions qui l'ont nourrie. Il y a d'abord les sommets incontestés de la littérature mondiale, qu'il faut gravir. C'est le cas de *Sur la route*, de Jack Kerouac. Depuis sa parution en 1957, les cinéastes tournent autour. Kerouac lui-même avait proposé à Marlon Brando de se charger de la réalisation d'une version cinématographique. Depuis 1969, c'est Francis Ford Coppola, détenteur des droits d'adaptation, qui organise le bal des prétendants. Walter Salles l'a emporté, fort de son expérience d'autres routes américaines, celle de *Carnets de voyage*. Avec son scénariste

José Rivera, il s'est emparé du livre de Kerouac, a joué sur les deux versions - celle publiée en 1957 et le « scroll », le rouleau tapé à la machine, plus autobiographique, plus cru. Salles sait déjà qu'il devra faire face aux sectateurs de Kerouac, aux gardiens de l'orthodoxie de la « beat generation ». C'est le danger qui guette les adaptateurs de chefs-d'œuvre répertoriés.

On peut aussi sortir un texte du passé pour se raconter soi-même. Alain Resnais a probablement vu *Eurydice*, de Jean Anouilh, à sa création en 1941. A 89 ans, l'auteur d'*Hiroshima mon amour* travaille depuis des décennies avec les mots des autres, les incarnant, leur prêtant mouvement et matière, pour en exprimer des sens inédits. Avec son scénariste Laurent Herbiot, Resnais joue sur le texte d'Anouilh, qu'il soumet à différentes combinaisons d'interprètes.

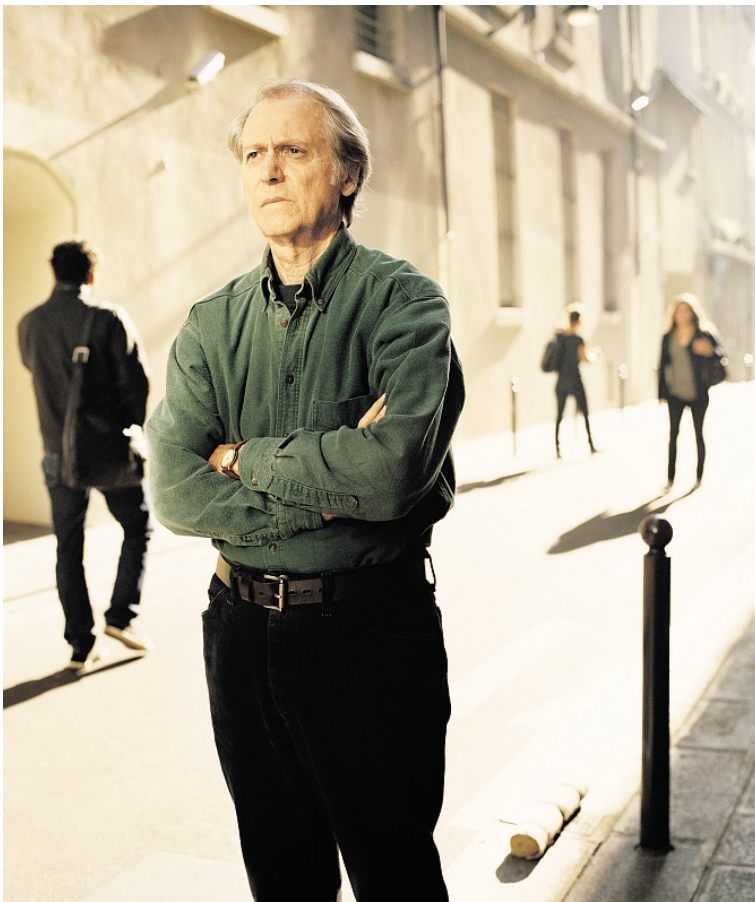
On retrouve encore sur la Croisette un genre littéraire, le roman noir américain, qui a servi aussi bien à Howard Hawks qu'à François Truffaut. L'australien Andrew Dominik présentera *Cogan - La Mort en douce*, d'après *L'Art et la manière*, de George V. Higgins. Et John Hillcoat - lui aussi australien - a

confié à son compatriote le musicien Nick Cave l'adaptation de *Pour quelques gouttes d'alcool*, de Matt Bondurant, projeté sous le titre *Des hommes sans loi*, que l'on imagine bien sur la façade d'un cinéma des Grands Boulevards parisiens. Il y a cinquante ans.

Cette floraison d'adaptations n'affecte que la compétition. On note des cas isolés dans Un certain regard (*Confession d'un enfant du siècle*, d'Alfred Musset, par Sylvie Verheyde, *Crime et châtiment*, de Fedor Dostoïevski, délocalisé au Kazakhstan par Darezhan Omirbaev), à la Quinzaine des réalisateurs (*Les Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, transposé dans le Shanghai des années 1920 par Hur Jun-ho, ou le dessin animé que Patar et Aubier ont tiré des *Aventures d'Ernest et Célestine*, de Gabrielle Vincent), ou hors compétition avec le film posthume de Claude Miller, *Thérèse Desqueyroux*, d'après François Mauriac. Mais avant d'avoir découvert chacun de ces symptômes, on ne saura pas si cette épidémie témoigne de la vigueur du cinéma et de la littérature ou d'un petit accès de faiblesse des scénaristes. ■

THOMAS SOTINEL

Le Monde
Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui
75707 PARIS CEDEX 13
TÉL. : +33 (0)1-57-28-20-00
Fax : +33 (0)1-57-28-21-21
Télex : 206 806 F
Édité par la Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication :
Louis Dreyfus
Directeur du « Monde » :
Erik Izraelewicz
La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 0712C-81975. ISSN : 0395-2037
Pré-presses Le Monde
Impression Le Monde
12, rue M.-Gambourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France



Don DeLillo :
« Entre les mots écrits sur le papier et leur transcription à l'écran, il y a un gouffre. Le roman a sa langue propre. »
MATHEU ZAZZO/PASCO

Et Robert Pattinson ?

Don DeLillo : Le personnage qu'il compose est très proche de celui du roman. Je n'ai pas vu la série *Twilight*, dans laquelle il joue, mais j'ai impressionné mes deux nièces de 13 ans en leur disant que le Britannique Robert Pattinson allait jouer dans un film adapté de l'un de mes livres. Elles me montrent du respect maintenant !

David Cronenberg : Le casting est un art occulte. C'est une question d'intuition. Il y a des facteurs objectifs, cela dit. Le personnage a 28 ans, il est américain. Il vous faut donc quelqu'un qui fait cet âge, et qui peut avoir un accent américain parfait. Le film est une coproduction entre la France et le Canada. Aussi, je ne pouvais utiliser qu'un seul acteur américain, et pour moi c'était Paul Giamatti. Je pouvais prendre un Britannique, en revanche.

Ensuite, bien sûr, il y a la présence de l'acteur. Qui est capable d'incarner ce personnage particulièrement complexe, cruel, brutal, vulgaire en un sens, et très sophistiqué et vulnérable en même temps, naïf et enfantin ? Ne serait-ce que pour faire croire qu'une si jeune personne peut avoir accompli tant de choses, il faut de la force et du charisme. Il est dans toutes les scènes, de surcroît. Cela ne veut pas dire qu'il doit être beau, mais il ne faut pas que ce soit déplaisant de le regarder pendant une heure et demie. En dernier lieu, il doit avoir une certaine notoriété. Dès lors que le film coûte un certain budget, il faut que vous puissiez exciter un peu vos partenaires financiers. Avec toutes ces contraintes, la liste d'acteurs est relativement courte. Et j'ai commencé à penser à Rob assez tôt. **Le roman, en un sens, est très cinématographique. Le film, lui, est très théorique, et finalement assez littéraire...**

Don DeLillo : Le film m'a beaucoup impressionné. Le générique splendide, cette manière de faire entrer et sortir les acteurs de la voiture en un clin d'œil. Et cette impression de temps accéléré. C'est une idée du livre. L'argent, c'est du temps, l'argent détermine, même, notre perception du temps. Un autre cinéaste aurait peut-être voulu sortir certaines scènes de la limousine. Cronenberg, lui, fait le contraire. Il transpose à l'intérieur de la limousine une des scènes qui se situaient justement à l'extérieur.

La limousine est-elle à l'origine du roman ?

Don DeLillo : Il y a onze ans, quand j'ai écrit le livre, il y avait à New York beaucoup plus de limousines blanches qu'aujourd'hui. J'ai décidé de vraiment regarder cet objet, d'y penser. Qui est à l'intérieur ? Pourquoi ces véhicules ? Qu'est-ce que cela signifie ? Le roman décrit un vaste empire global de banques, de multinationales, des marchés émergents, d'énormes défaillances de marchés... Et tout cela comprimé dans une seule limousine, dans les rues de New York. C'est cela qui m'a intéressé, qui m'a donné envie de commencer le roman : l'idée de cet homme à l'intérieur de la limousine, Eric Packer, qui, depuis cet espace clos, avait accès à toute l'information en provenance du monde entier.

Une bonne partie de ce que décrit le roman est en train de se produire aujourd'hui...

David Cronenberg : La dimension prophétique du livre est glaçante. DeLillo l'a écrit en 2001. Le mouvement Occupy Wall Street a commencé pendant le tournage.

Don DeLillo : Les manifestations de Time Square ont finalement pris corps ! Les autres aspects du livre étaient déjà présents dans la culture à l'époque. Mais ils ne faisaient pas alors l'objet d'une grande attention. Il y avait un grand danger d'effondrement du marché, puis il s'est disséparé par la suite. Comme cela arrive souvent. Et quand les événements reparaissent, on ne se souvient pas forcément qu'ils ont déjà eu lieu, il y a sept, huit ou neuf ans. C'est très bizarre. **Vous sentez-vous proche de l'univers de Cronenberg ?**

Don DeLillo : Je ne pense pas qu'il ait beaucoup de croisements entre nos œuvres. J'ai été surpris, du coup, d'apprendre qu'il voulait adapter un de mes romans. Il y a peut-être des exceptions, mais je ne perçois pas vraiment de sensibilité commune, de point de vue partagé, entre ses films et mes romans.

Il y a tout de même, dans « Cosmopolis », le motif de la propagation (de l'information, de la crise financière, de l'angoisse et de la violence qui en découlent...) que l'on peut rapprocher de celui du virus, souvent associé

aux obsessions de Cronenberg...

Don DeLillo : C'est vrai qu'il y a de cela. Non seulement les informations sont diffusées simultanément à tous les points du globe mais, dans le livre, Eric Packer voit des choses sur son écran avant qu'elles n'aient lieu. A la toute fin du roman, il regarde sa montre et se voit déjà mort. Ce n'était pas utilisable dans le film. Mais cela renvoyait, pour moi, à l'idée d'accélération du temps.

David Cronenberg : Vivre dans un cocon, c'est vouloir se protéger des maladies. Eric Packer est obsédé par les maladies. Cette peur panique figure dans le film. Pendant qu'il est dans son cocon, la crise du yuans se propage. Dans le livre, c'est le yen, mais la puissance du Japon a décliné depuis, alors que celle de la Chine a explosé. Le yuans n'est pas encore convertible, mais on lit qu'en 2015 il le sera peut-être

David Cronenberg : « La dimension prophétique du livre est glaçante. DeLillo l'a écrit en 2001. Occupy Wall Street est né pendant le tournage »

pleinement. Cela veut-il dire qu'il va planter le dollar et devenir la monnaie la plus forte du monde ? Les Etats-Unis déclinent, la Chine monte en puissance, personne ne sait où cela va nous entraîner. Cela engendre une grande peur, toutes sortes de degrés d'anxiété, qui se reflètent dans l'économie.

Les projections que font Eric Packer et son collaborateur à partir d'une hypothèse selon laquelle les rats pourraient devenir la nouvelle monnaie d'échange témoignent de la folie de leur système...

David Cronenberg : Oui. Car elles sont absurdes, mais pas plus que la situation dans laquelle nous vivons. Après tout, c'est nous qui avons créé l'argent, les marchés financiers. Et nous ne pouvons pas les contrôler. Comment ce que nous avons créé pour notre bien-être peut-il produire tant de dégâts ? C'est comme un monstre, une sorte de Frankenstein qu'on ne peut plus contrôler. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE REGNIER

**SÉLECTION OFFICIELLE
LES FILMS EN COMPÉTITION**

Moonrise Kingdom de Wes Anderson

Les amours enfantines d'un scout orphelin et d'une fille de bonne famille, en 1965, sur une île frappée par une tempête, orchestrées par l'auteur de *La Vie aquatique*.
> Avec Bruce Willis, Edward Norton, Bill Murray (1 h 34).

réservait Hong Sangsoo. Elle en est revenue avec une comédie.

> Avec Isabelle Huppert (1 h 28).

L'Ivresse de l'argent d'Im Sang-soo

Dans la lignée de *The Housemaid*, son précédent film, le Coréen décrit les dilemmes du secrétaire d'une famille fortunée.
> Avec Maui Taylor (1 h 53).

Like Someone in Love d'Abbas Kiarostami

Après la Toscane avec *Copie conforme*, le cinéaste iranien s'exile au Japon pour cette romance entre générations.
> Avec Ryo Kase, Denden (1 h 49).

La Part des anges de Ken Loach

A Glasgow, un ex-délinquant s'improvise dégustateur de whisky. Ken Loach revient à sa veine comique pour son troisième film consécutif en compétition.
> Avec Roger Allam (1 h 46).

Dans la brume de Sergel Loznitsa

La seconde guerre mondiale vue par un cinéaste ukrainien tourmenté par l'histoire violente de son pays.
> Avec Vladimir Svirskiy (2 h 07).

Au-delà des collines de Cristian Mungiu

Cinq ans après la Palme d'or 4 mois, 3 semaines, 2 jours, le Roumain retrouve la compétition avec ce drame lesbien situé dans un couvent.
> Avec Cosmina Stratan (2 h 35).

Après la bataille d'Yoursy Nasrallah

Une fiction dans le vent de l'histoire, tournée dans les mois qui ont suivi la révolution égyptienne.
> Avec Menna Shalabi (2 h 06).

Mud de Jeff Nichols

La course d'un fugitif et d'un adolescent dans l'Arkansas, par l'auteur de *Take Shelter*.
> Avec Reese Witherspoon, Matthew McConaughey (2 h 15).

Vous n'avez encore rien vu d'Alain Resnais

Resnais renoue avec la manière théâtrale de *Smoking/No Smoking* dans cette variation funèbre sur l'*Eurédice* de Jean Anouilh.
> Avec Mathieu Amalric, Lambert Wilson, Michel Piccoli (1 h 55).

Post Tenebras Lux de Carlos Reygadas

Le plus novateur des cinéastes mexicains emprunte son titre au Livre de Job et fait logiquement mystère sur son film.
> (1 h 40).

Sur la route de Walter Salles

Le réalisateur de *Carnets de voyage* s'empare du chef-d'œuvre de Jack Kerouac.
> Avec Sam Riley, Kristen Stewart, Garrett Hedlund (2 h 20).

Paradis : Amour d'Ulrich Seidl

Après *Import/Export*, Seidl s'intéresse au tourisme sexuel d'une Autrichienne au Kenya.
> Avec Maria Hofstätter (2 h).

La Thasse de Thomas Vinterberg

Peu avant Noël, l'hystérie collective d'un village danois, contée par l'auteur de *Festen*.
> Avec Mads Mikkelsen (1 h 46).



De rouille et d'os de Jacques Audiard

Une dressuse d'orques perd l'usage de ses jambes. Jeune père sur la brèche, un homme prend soin d'elle. Le retour d'Audiard à Cannes, trois ans après *Un prophète*.
> Avec Marion Cotillard, Matthias Schoenaerts (1 h 55).

Holy Motors de Leos Carax

Quelques heures avec Monsieur Oscar, qui voyage de vie en vie. Le premier long-métrage de Leos Carax depuis *Pola X*, il y a treize ans.
> Avec Denis Lavant, Eva Mendes, Kylie Minogue (1 h 50).

Cosmopolis de David Cronenberg

Lire l'article ci-contre.
> Avec Robert Pattinson, Juliette Binoche (1 h 45).

The Paperboy de Lee Daniels

Le réalisateur de *Precious* adapte une sombre histoire de meurtre et de rédemption dans la Floride des « sixties ».
> Avec Nicole Kidman, Zac Efron, Matthew McConaughey (1 h 41).

Cogan - La mort en douce d'Andrew Dominik

Après *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, le cinéaste australien poursuit son exploration des mythes américains avec ce film noir tourné en Louisiane.
> Avec Brad Pitt, Ray Liotta, Richard Jenkins (1 h 50).



Reality de Matteo Garrone

Fidèle à sa ville de Naples, le réalisateur de *Gomorra* sonde l'univers de la télé-réalité.
> Avec Aniello Arena (1 h 50).

Amour de Michael Haneke

Palme d'or 2009 avec *Le Ruban blanc*, l'Autrichien plonge Isabelle Huppert dans les affres de la famille et de la vieillesse.
> Avec Isabelle Huppert, Jean-Louis Trintignant (2 h 06).

Des hommes sans loi de John Hillcoat

Encore un Australien venu aux Etats-Unis pour en raconter les histoires. Ici : la Prohibition.
> Avec Shia LaBeouf (1 h 55).

In Another Country d'Hong Sangsoo

Huppert était partie en Corée sans avoir quel rôle lui